

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Chartres, angle Gouffé et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. ON SE SOLDE EN AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE. VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 20 juin 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Nœ.

Fahrenheit Centigrad	
7 h. du matin...	29
Midi...	30
3 P. M.	31
6 P. M.	32

L'émigration et les colonies.

La question de l'immigration se pose de nouveau d'une façon inquiétante en Angleterre. Alors que l'Allemagne a réussi à diminuer graduellement, presque à supprimer l'émigration de ses nationaux, l'Angleterre en perd annuellement plus de 200,000. Tombé à environ 50,000 de 1890 à 1900, le nombre des émigrants a depuis cette époque constamment augmenté pour atteindre 235,000 en 1907; c'était, il est vrai, en pleine crise ministérielle; mais la prospérité actuelle n'a rien changé à cet état de choses : en 1910, le nombre des émigrants était de 234,000; pour les quatre premiers mois de 1911 il est de 103,000; l'année 1911 promet de battre tous les records. Une bonne partie des émigrants se dirigent déjà vers les colonies anglaises; mais ne pourrait-on augmenter encore cette proportion? C'est à cet effet que M. S. Barton a demandé à la conférence impériale s'il ne serait pas possible d'utiliser comme agences d'émigration les "labour-exchange" (bureaux de placement) organisés en 1909. La réponse des colonies, à l'exception de la Nouvelle-Zélande et de Terre Neuve, n'est pas très encourageante: si la métropole veut envoyer de bons ouvriers, les colonies les accueillent à bras ouverts; mais elles ne sont nullement disposées à servir d'aubaine aux chômeurs sans métier précis, aux simples manoeuvres qui forment encore le gros de l'émigration. Dans ces conditions il était difficile de s'entendre, et finalement le gouvernement a retiré sa proposition.

Magon est remis en liberté.
Los Angeles, Cal., 20 juin.—Ricardo Flores Magon, chef de la junte révolutionnaire mexicaine à Los Angeles, arrêté ces jours derniers sous l'accusation d'avoir violé la neutralité des Etats-Unis, a été remis en liberté ce matin par les autorités fédérales, sous une caution de 5000 dollars.

Les Sioux de Paris.

Paris, 9 juin :

M. Fenimore Cooper nous avait trompés. Nous avons passé une enfance inquiète à lire des histoires touchantes et terribles qui ne sont pas vraies. Pour les avoir fréquentés, nous savons maintenant ce que sont ces Peaux Rouges qui exaltaient en nous de fortes fièvres. Ce sont des gentlemen rasés et très bien.

Peut-être le dernier des Mohicams est mort. Mais la forte tribu des Sioux et la race puissante des Iroquois sont encore prospères. Elles campent dans Paris, au bois de Boulogne, et parce que l'Amour, plus fort que la haine, avait attendu leur pauvre égaré, un puissant guerrier Sioux, le Taureau-Fort, et la Source-Fraîche, une faible Iroquoise, se sont mariés, hier matin. C'est un signe des temps: les plus vénérables parmi les plus vieux Indiens, n'ont pas souvenir d'un tel scandale. Ceil-de-Faucon ne l'eût pas permis.

Ce fut une fête bien parisienne. Comme dix heures sonnaient, les deux peuplades alliées apparurent devant la mairie de Neuilly. En tête marchaient les vieux parents, habilement peints en vert et en bleu, vêtus de cuir brodé de perles, et chaussés de mocassins souples, comme il convient. Puis venaient les époux, la mariée en blanc, selon les rites européens. Le fiancé seulement s'était peint scrupuleusement la face en jaune. C'est une coutume sans doute et qui en vaut bien une autre. Sa tête s'avantagait de plumes hardies.

Derrière, les vieillards suivaient, puis les guerriers. Ils exhibaient des plumes géantes, un air de dédain calme, cette force tranquille des hommes qui planent sur la foule. Par discrétion sans doute, ils n'avaient point apporté leur tomahawk; on apprécia cette attention délicate. Le faible peuple des femmes et des enfants, pareillement peints de façon impressionniste et impressionnante les accompagnèrent.

Dans la mairie en fête, le chef de district, c'était M. l'adjoint au maire de Neuilly, les accueillit très bien. Il leur lut les articles du code en français, qui leur furent traduits en anglais et ils les approuvèrent en indien. C'est ainsi que M. Sam Nelson, Sioux, fut uni à Mlle Mary Laforce, Iroquoise.

Puis un grand chef se leva. Il dit du ton qu'il fallait les paroles nécessaires. Et la tribu l'écoula. Seul un petit enfant s'obstina à crier parce qu'il s'ennuyait. Il a été la honte de tous les petits Sioux.

Cette imposante cérémonie s'acheva dans l'église Saint-Pierre de Neuilly, car le Taureau-Fort et la Source Fraîche sont bons catholiques. Ils furent bénis par leur excellent aumônier cependant que le petit enfant criait toujours. Le défilé dans la sacristie fut d'une intimité charmante.

C'était l'heure des réjouissances. Les tribus alliées reprirent le sentier de la guerre, grossiers d'amis et d'invités. A l'avant, sur de vifs mustangs, un chef à l'air terrible, au visage zébré de bleu sur rouge, et un cowboy habillé dans l'art de lancer une corde ouvraient la marche. Des agents, impuissants et sans paroles, regardaient et aussi des midinettes, des garçons pâtisseries dont les crèmes excellentes fondaient au soleil et le peuple instruit et sage des boutiquiers et des dames qui expliquaient toutes choses à leurs enfants.

Dans le parc du Jardin d'Ac-

climat, un grand lanquet, que présidait le sympathique M. Fernand Akoun, réunit de façon cordiale l'Europe et l'Amérique. On y but aux Hommes sioux, aux Hommes iroquois, à la France, à l'Amérique, au Taureau-Fort, à la Source-Fraîche. Les Indiens buvaient toujours avec une dignité excellente.

Dans l'ardeur communicative, et comme déjà les peintures de guerre ruisselaient sur les rudes visages, les chants commencèrent. Un cri de guerrier monta, qui glissa les cœurs dans les poitrines, jusqu'aux portes du Bois. Tour à tour les chefs puissants, les vieillards cerclés de rides, prirent la parole. Et jamais nous n'avons tant regretté de ne pas savoir l'iroquois. Ils disaient, paraît-il: "Ce jour est le plus beau de notre vie". Le plus vieux des Sioux, qui gardait le souvenir de cent cinq années de vie, qui avait assisté à soixante-cinq combats, qui ne connaissait plus les fils de ses fils, nous bénit avec deux grandes plumes d'aigle.

Et cette journée s'acheva dans les danses.

LE JOURNAL D'UN COMEDIEN.

Si au théâtre il suffit de dons extérieurs pour exprimer l'amour, par contre, pour répondre aux besoins de cette école nouvelle qui a substitué les caractères à la mécanique, cette fonction nouvelle exige de celui qui s'en fait l'interprète une franchise d'allure ou le maniérisme ne saurait trouver place.

En outre de ces qualités, il devient indispensable d'y joindre un sentiment du comique que seule, en préservant la personnalité du ridicule, peut donner l'étude approfondie de la comédie classique. En un mot, c'est un renouveau complet au côté "bellâtre" qui longtemps fut l'apanage de l'emploi des amoureux.

Et cela est si vrai qu'en jetant un coup d'œil sur le théâtre moderne, on voit peu à peu s'effacer, disparaître cet être fatot, pour faire place à un personnage d'un dessin plus précis, plus viril, où la sincérité dans l'expression, la sobriété dans le geste et l'attitude tiennent plus de place que la coupe d'un habit et les aveuglants reflets d'un haut de forme.

Evoquez M. Brulé dans "L'Enfant de l'Amour": on ne peut vraiment classer son personnage dans l'emploi des amoureux, c'est bel et bien un "caractère". Qu'on veuille bien se souvenir de M. Maguier dans "La Rencontre". Là encore il fallait comme interprète un homme jeune, beau, mais non un de ces amoureux débilités la tirade classique dans le dos de celle à qui jadis les jeunes troubadours déclaraient leur "amoureuse flamme".

Et le rôle si orléans, si fouillé, si poignant du fils aîné de "Maman Colibri"? Quel admirable "caractère", fait d'angoisses, de larmes... d'émotions humanitaires... mais qui interprète l'authenticité à la bonne fortune de rencontrer en M. Lucien Gauthier, qui vient encore, dans l'alerte comédie de MM. de Fiers et de Caillavet, de se montrer le comédien hors de pair que cette création de Jean Bernard eût placé au premier rang, si ce n'était chose faite depuis longtemps déjà!

A une certaine époque, on désignait l'emploi des amoureux sous celui de "Marchand de cages". Et cela, parce que dans le répertoire des théâtres de second

ordre, le jeune homme, en écoutant l'ingénue à son entrée en scène, la débarrassait d'une cage qu'elle tenait à la main, et qui contenait un petit oiseau.

Oh! cages d'antan!... que de petits oiseaux envolés!

Avec l'abaissement du théâtre moderne, il était aisé de prévoir l'effondrement de grotesques fantoches, que le public ne veut plus, ne peut pas plus prendre au sérieux que les déconcertantes ingénues à bretelles roses ou bleues. Adieu nymphes de saïettes, mousseline, petite tablière à bavettes, honnêtes mitaines... Antoine, mon excellent ami Antoine, a été, lui aussi, l'Hérode de ce nouveau massacre des innocents.

Il fut un temps, et je l'ai connu, où le fond de la garde-robe de l'amoureux se composait, avant toute chose, d'un habit bleu à boutons d'or (!) d'un gilet blanc avec transparent de couleur, d'un pantalon gris perle: voilà pour la comédie. Pour le drame, une redingote à pélerine, une collette collante et des bottes molles étaient de plus impérieuse nécessité.

Un temps archaïque, où triomphait au Gymnase mon ancien directeur et camarade Thessier, "le dernier colonel", car il y avait en l'emploi des colonels, Meilhac et Halévy ne les ayant pas encore tués avec les couples de "La Vie Parisienne".

Es-tu content, mon colonel? que chassait si gentiment la regrettable Zulma Bouffar.

Lors de mes débuts à la Comédie Française, en 1866, deux choses, je m'en souviens, me causèrent une certaine surprise. J'onant, aux côtés de Got, M. de La Brive dans "Mercadet", ce fut de voir ce comédien chassé d'une paire de bottes vernies dont les tiges apparentes étaient d'un rouge sang de bœuf.

Mon second étonnement fut la vue d'ancêtres sous-pieds portés par celui dont la succession demeure toujours ouverte, dans "Perdican" et "Fortunio".

Il est vrai que ces légères anomalies étaient éclaircies par le feu discret d'une rampe à l'huile! Après les méfaits d'un éclairage au gaz, dont nous fûmes redevables à M. E. Perrin, vint un jour où, cette lumière lui paraissant insuffisante pour mettre en valeur ses décors, il fit appel à l'électricité... chose néfaste pour nos pauvres yeux et notre genre de beauté... en même temps que peu charitable pour quelques-unes de nos jolies camarades... Dans cette affaire, M. Perrin se conduisit à l'égard de nos yeux comme Justinien avec le vainqueur des Perses, des Vandales et des Ostrogoths!

Johnson au Couronnement.

Jack Johnson, l'invincible boxeur, s'est récemment embarqué à destination de l'Europe, avec sa femme blanche, sur le "Kronprinz-Wilhelm". Il va assister au Couronnement du roi George et, par la même occasion, se montrer à l'Oxford Music Hall où il offre de boxer contre l'importe qui, moyennant une prime de 150,000 fr. Pendant la traversée, l'illustre nègre prendra ses repas dans la salle à manger de première classe, tout comme s'il était blanc, et le fait a paru assez singulier pour qu'on eût son voisin de table, le docteur Théodore Janenay. De Plymouth à Londres, il voyagea par train spécial. M. Johnson emporta dix-sept vêtements complets, plus somptueux les uns que les autres, qui lui permettraient, espère-t-il, d'être admis en bonne place à toutes les cérémonies de la Coronation. Il emporta aussi ses diamants, beaucoup de diamants, parmi lesquels une paire d'énormes pendants d'oreille, une pierre grosse comme une noix, cinq bagues avec solitaire, deux bagues avec saffir, une montre et un étui à cigarettes constellés tous deux de brillants. Avant le départ, il a fait enregistrer et décrit avec soin toutes ces richesses minérales de façon à ne pas payer de droits de douane au retour.

Comme il ajoutait qu'il attendait encore deux automobiles: "Sont-elles remplies de diamants?" demanda le douanier. "Non, répondit le nègre il n'y a que sa sur le chiffre." "Et cela?" continua le préposé, en désignant des pierres de couleur pareilles à des bouillons de café. "Ouais, dit M. Johnson, c'est de la verroterie pour faire de l'épate (sic) à la Coronation." Mais, en montant sur le bateau, le boxeur et sa femme avaient mis tous leurs diamants vrais, et ils brillèrent comme la Grande Ourse.

FORT ESPAGNOL.

L'orchestre du professeur de la Puente a exécuté hier soir un programme très bien composé et qu'a beaucoup goûté le public.

Les vues du cinématographe, toujours intéressantes et de très bons numéros de vaudeville complétaient agréablement le programme.

Sur la façade de ce modeste pavillon il y avait une fenêtre ouverte, à la répétition. Comme je priais M. Chaperon, le peintre décorateur qui avait broisé ce

décor, de faire fermer cette fenêtre: —"Volontiers, me répondit-il, mais pour cela il faut me renvoyer le décor à l'atelier... puis-je l'ai fait le retoucher, le repolir même!"

La perspective était d'une telle vérité, l'illusion si parfaite, que sur la scène, à deux pas de ce trompe-l'œil, j'y avais été prise. Et cependant au second acte, où dans un salon il y avait, au fond deux bibliothèques, l'une peinte, l'autre contenant de véritables volumes, c'est cette dernière qui paraissait factice et semblait avoir été broyée avec négligence ou maladresse?

Qu'on vienne donc, après cela, parler de vérité vraie... alors qu'un théâtre tout n'est qu'illusion, convention... où se produit chaque soir cette chose étrange de voir le comédien se faire payer pour feindre des sentiments que réellement il n'éprouve pas, alors que le spectateur, lui, paye pour assister à cet étrange spectacle.

Lequel des deux est le plus fon? Je n'ose me prononcer et, faisant opposition à la formule classique familière aux orateurs, je dis, moi:

Poser la question n'est pas résoudre.

FREDERIC FEBVRE.

Johnson au Couronnement.

Jack Johnson, l'invincible boxeur, s'est récemment embarqué à destination de l'Europe, avec sa femme blanche, sur le "Kronprinz-Wilhelm". Il va assister au Couronnement du roi George et, par la même occasion, se montrer à l'Oxford Music Hall où il offre de boxer contre l'importe qui, moyennant une prime de 150,000 fr. Pendant la traversée, l'illustre nègre prendra ses repas dans la salle à manger de première classe, tout comme s'il était blanc, et le fait a paru assez singulier pour qu'on eût son voisin de table, le docteur Théodore Janenay. De Plymouth à Londres, il voyagea par train spécial. M. Johnson emporta dix-sept vêtements complets, plus somptueux les uns que les autres, qui lui permettraient, espère-t-il, d'être admis en bonne place à toutes les cérémonies de la Coronation. Il emporta aussi ses diamants, beaucoup de diamants, parmi lesquels une paire d'énormes pendants d'oreille, une pierre grosse comme une noix, cinq bagues avec solitaire, deux bagues avec saffir, une montre et un étui à cigarettes constellés tous deux de brillants. Avant le départ, il a fait enregistrer et décrit avec soin toutes ces richesses minérales de façon à ne pas payer de droits de douane au retour.

Come il ajoutait qu'il attendait encore deux automobiles: "Sont-elles remplies de diamants?" demanda le douanier. "Non, répondit le nègre il n'y a que sa sur le chiffre." "Et cela?" continua le préposé, en désignant des pierres de couleur pareilles à des bouillons de café. "Ouais, dit M. Johnson, c'est de la verroterie pour faire de l'épate (sic) à la Coronation." Mais, en montant sur le bateau, le boxeur et sa femme avaient mis tous leurs diamants vrais, et ils brillèrent comme la Grande Ourse.

FORT ESPAGNOL.

L'orchestre du professeur de la Puente a exécuté hier soir un programme très bien composé et qu'a beaucoup goûté le public.

Les vues du cinématographe, toujours intéressantes et de très bons numéros de vaudeville complétaient agréablement le programme.

Sur la façade de ce modeste pavillon il y avait une fenêtre ouverte, à la répétition. Comme je priais M. Chaperon, le peintre décorateur qui avait broisé ce

Couvent des Ursulines.

Les exercices annuels du Département Académique du Couvent des Ursulines commencés hier soir, se termineront ce matin.

On sait ce que sont les fêtes de cette Maison d'Education; on y entend d'excellente musique, d'intéressantes réceptions, et on assiste à une distribution de médailles et de diplômes.

Dans ces séances tant attendues, tant désirées par les familles, les élèves, les professeurs et tous ceux qui s'occupent de la vaste question de l'enseignement, l'intérêt se concentre sur ces jeunes filles qui, par le travail et l'intelligence, ont mérité d'honneur, au livre d'or, de tenir diplôme, médailles ou mentions, et d'entendre proclamer leurs noms devant une assemblée d'élite. C'est à ceux-là qu'appartient la soirée d'hier et qu'appartient la matinée de ce matin. C'est bonheur pour nous, c'est bonheur pour tous de reconnaître cette royauté d'un jour.

Par notre part, nous ne connaissons pas de spectacle plus touchant que celui de ces jeunes filles qui franchissent le seuil du couvent et entrent dans la vie réelle, reçoivent comme pain de voyage, comme viatique, pour ainsi dire, les distinctions qu'elles ont bien gagnées par l'assiduité au travail et les progrès accomplis.

La soirée d'hier a été intéressante d'un bout à l'autre; son programme a été très heureusement exécuté; le voici:

"The Regiment Passing" Marche.
Piano A.—G. Schlerfarth
Piano B.—L. Fernandez, E. Grauguard, Piano C.—R. Haydel, C. Gomez, Piano D.—J. Jajoin, L. Demourille, Piano E.—G. Desina, R. Delgado, Orgue.—S. Forest.
"Un Jour de Jolie et d'Allégresse" Chœur.—Parles Elèves
"Concierto VII—Violon Solo—Ch. de Berlot... R. McNair
Accompagnatrice: Mlle M. A. McNair.

L'EDUCATION DES DEMOISELLES.

Clarisse... J. Ferchaud
Laurence... N. Badaux
Irma... M. Tassin
Léontine... M. Hatai
Elise... S. Gaude
Florence... J. Rivet
Marie... M. Greene
"Happy Moments" Marche
H. Bollman.
Piano A.—L. Leprie, L. Hymel, E. Lepine, Piano B.—J. Clarkson, R. Baldwin, B. Delaune, Orgue.—L. Trabau.

Thyra: or the Druid's Revenge
Drame en 3 actes.
Gurth Arch-Druid... H. Gibbons
Fertus, Druid-Priestess... M. Tassin
Thyra, Druid-Priestess... M. Tassin
Vala, Arch-Druidess... U. Levy
Hilda, Meca, Attendantes... N. Badaux, B. Menville.
Samols, Githa, Mona, Maids—M. Greene, R. McNair, L. Trabau.
Eva, Afrida, Edwina, Christian Children—R. Baldwin, C. Lopez, F. Freret.
Priests, Druids, Guards, Angels, Etc.
Lustspiel, ouverture... Keler Bela.

A la recherche de Castro.

Wilemstead, Curaçao, 20 juin.—A l'arrivée, la nuit dernière, du vapeur hollandais "Prinz Friederick Hendrick", la police a opéré des recherches à bord afin de déterminer si oui ou non l'ex-président Castro s'y trouvait caché. Ces recherches n'ont donné aucun résultat, et les agents se sont retirés dument persuadés que le turbulent dictateur sud-américain n'avait pas pris passage sur le navire.

La loi de Lynch au Texas.

Thorndale, Tex., 20 juin.—Un jeune Mexicain qui la nuit dernière avait été d'un coup de couteau M. Charles Zeitung, propriétaire d'un garage d'automobiles, a été enlevé de la prison de comté par une certaine d'individus et pendu à un poteau de téléphone.

Les lyncheurs n'ayant pas de corde sous la main ont employé des chaînes.

MEURTRE.

Stamford, Texas, 20 juin.—Robert R. O'Neill, un commis-voyageur de Milwaukee, Wis., a été tué d'un coup de revolver, cet après-midi, dans une des chambres de l'Hôtel Stamford par le Dr J. M. Alexander, d'Abilene, Tex. Ce drame est le résultat d'une liaison intime entre O'Neill et la femme du docteur.

Le meurtrier a été remis en liberté sous caution.

Un "oharivari" qui floit mal.

West Orange, N. J., 20 juin.—Quelques jeunes gens qui s'étaient réunis sous les fenêtres de deux jeunes mariés, à Livingston, dans l'intention de leur donner un "charivari", ont été fort mal accueillis par le mari, lequel n'attendait pas la plaisanterie. S'est armé d'un fusil de chasse et a tiré une volée de chevrotines sur le groupe, blessant mortellement deux des sérénadeurs.

L'arcescible mari a été arrêté.

Départ du président Taft pour Yale.

Washington, 20 juin.—Le président Taft est parti ce matin pour New York où il passera la soirée. Il repartira mercredi matin pour New Haven, afin d'assister à la distribution des diplômes aux étudiants de l'Université de Yale.

La loi de Lynch au Texas.

Thorndale, Tex., 20 juin.—Un jeune Mexicain qui la nuit dernière avait été d'un coup de couteau M. Charles Zeitung, propriétaire d'un garage d'automobiles, a été enlevé de la prison de comté par une certaine d'individus et pendu à un poteau de téléphone.

Les lyncheurs n'ayant pas de corde sous la main ont employé des chaînes.

L'ABELLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne.
Edition Hebdomadaire.
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:
EDITION QUOTIDIENNE
Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 l'an; \$6.00 6 mois; \$3.00 3 mois.
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$16.00 l'an; \$8.00 6 mois; \$4.00 3 mois.
EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris: \$4.00 l'an; \$2.00 6 mois; \$1.00 3 mois.
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger \$6.00 l'an; \$3.00 6 mois; \$1.50 3 mois.
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.
EDITION DU DIMANCHE
Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.
Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAVAUX SUR EXPRESS.

Feuilleton

LA BANDE DU "RAT"

GRAND ROMAN INEDIT
Par MAXIME AUDOUIN
PREMIERE PARTIE
XXIV
PAUVRE MAGUELONNE...

mon fils! Si tu t'avais de jouer ici, comme là-bas, les barons de Groilles, cela pourrait nous coûter cher!

—Tu plaisantes?

—L'heure n'est pas à la plaisanterie. Le coup a réussi au-delà de notre espoir, mais il ne faudrait pas s'amoener à compromettre le succès par quelque imprudence. Dès que Chavert apprendra la disparition de sa belle, il va faire un pétard de tous les diables, et la police marchera pour lui comme un seul homme. Alors, que tes allées et venues éveillent le moindre soupçon, qu'on te saisisse jusqu'ici, et nous sommes flambés! C'est pourquoi je te répéterai: prends garde!

—Tu passes ta vie à trembler!

—On se doit de trembler quand on danse comme nous sur un volcan.

Léonce détourna la conversation pour détourner les soupçons?

—Oui, ce soir, demain matin au plus tard, les meubles seront enlevés, quel de la Tourneille, avec le coffret, et en déshabillant le concierge du terme en course, je lui laisserai une lettre conçue en des termes laissant à supposer à Chavert qu'on ne veut plus entendre parler de lui.

—Bien.

—La dessus je te quitte un instant pour aller donner mes ordres à l'Ogresse.

Quand il revint, au bout de dix

minutes, Bourbillon trouva son fils en contemplation devant la fenêtre de la chambre où il avait enfilé sa captive.

Il grommela entre ses dents: —"C'est sérieux! aurais-je fait une sottise?"

—Viens-tu! dit-il d'un ton mécontent.

L'autre demeura sourd à l'injonction paternelle.

Depuis un moment, en effet, transparaisait derrière les vitres l'adorable visage de Maguelonne.

Mais, au bout de quelques minutes, elle dut s'apercevoir de l'attention indiscrette dont elle était l'objet, car elle se détourna brusquement, et s'éloigna de la fenêtre.

—Oh! murmura-t-il, intraitable fille! Je saurai bien vaincre ses résistances!

Il ajouta, avec un geste de dépit et de défi: —"Où te cache-t-elle!"

—Allons, viens! commanda le père, en le prenant par le bras et l'entraînant.

Il remonta dans l'automobile avec le Bigle, laissant le Bélier comme renfort à l'Ogresse.

Et la grille se referma derrière eux.

Après une donoulonsse protestation, Maguelonne s'était approchée de la fenêtre, le front collé aux vitres, se posait pour la vingtième fois peut-être, depuis la fuite du "Rat", cette

angoissante question: —"Pourquoi — pourquoi, mon Dieu! ces bandites s'en sont-ils pris à moi?"

Soudain, elle tressaillit comme sous d'invincibles effluves magnétiques.

Elle éprouvait cette sensation très particulière, l'obsession d'un regard s'appesantissant sur vous avec persistance.

D'une attraction plus forte que sa volonté, ses yeux s'abaisèrent vers le jardin, et rencontrèrent ceux de son ravisseur dardés sur elle avec une fixité fascinatrice.

Elle y crut lire la réponse à l'inquiétante question, et se rejeta en arrière, glacée d'épouvante.

—Oh! murmura-t-elle, plutôt mourir!

Bientôt elle entendit le grincement de la grille, et le tintement de l'auto qui s'éloignait.

Elle aspira de soulagement.

Le départ de cet homme lui avait rendu sa incandité et son énergie.

Avisant, près de la glace de la cheminée, un cordon de sonnette, elle le tira.

Peu après, il y eut, dans l'escalier, un trinement de savates.

Puis, la clef tourna dans la serrure, — la porte s'ouvrit.

Maguelonne recula d'horreur devant l'affreux portrait qui se présentait à elle.

C'était l'Ogresse.

Celle-ci devait être portant

blasée sur l'impression qu'elle provoquait inévitablement chez quiconque l'approchait pour la première fois.

Mais, venant de cette splendide oratoire dont la beauté semblait un défi jeté à sa hideur, ce mouvement, bien qu'involontaire, de répulsion, l'exaspéra.

Elle la convia de ce même aveuglé regard dont elle l'avait accueillie à son arrivée.

—Que voulez-vous? demanda-t-elle, hargneuse.

—Je veux m'en aller!

—Ha! ha! ricana-t-elle, tu veux t'en aller?

—Arietez-vous la prétention de vous y opposer?

—Je l'écoule!

Rien qu'à l'attitude et au ton de l'ivrognesse, Maguelonne, de suite, se rendit compte qu'il n'y avait rien à en obtenir, que ce serait s'abaisser inutilement que de recourir avec elle aux prières et aux supplications, aussi bien qu'aux menaces.

Avec l'esprit de décision qui la caractérisait, ignorant les précautions prises par ses ennemis pour la garder, son plan fut vite fait.

Dissemblant sa colère, elle se rapprocha de l'autre sans défiance. Et, une fois à portée: —"Laissez-moi passer! somma-t-elle, les dents serrées.

Elle ne reçut pour réponse qu'un grognier juron.

Mais le juron s'étrangla dans la gorge de la misérable.

Elle n'avait plus affaire à une pauvre vieille femme, ni à une toute petite fille sans défiance. D'un bond, la vigoureuse fille s'était jetée sur elle avec une telle impétuosité qu'elle chancela, et, sous une seconde poussée, étourdie comme une masse sur le parquet, en possédant un orillage.

Déjà la prisonnière dégingolée quatre à quatre l'escalier, se flattant d'avoir reconquis sa liberté.

Hélas! il lui en fallut déchanter.

Au cri de la vieille, le Bélier était accouru.

Lorsqu'elle vit se dresser devant elle cette sanguinaire brute, Maguelonne comprit que la partie était perdue, et, terrifiée, sans attendre qu'il portât la main sur elle, remonta en hâte se réfugier dans sa chambre.

Rien ne saurait rendre le délire de rage de l'Ogresse.

Si le Bélier n'eût reçu les instructions les plus formelles de Bourbillon, Dieu sait, sur les excitations de l'immense drôlese, ce qui eût pu se passer!

Mais, quel que fut son désir de vengeance, elle avait éprouvé le courage et la force de Maguelonne, et seule, elle n'osa pas s'y froter.

Même, sous l'influence de la crainte d'événement que lui avait inspiré l'audace de la fille, elle manqua de succomber à l'attaque im-

puissante de ce Bélier qui lui avait infligé de si nombreuses fois la punition du bâton.

Si bien que, au milieu de la nuit, et toute la maisonnée plongée dans le sommeil, quand, ayant noné ses draps de lit pour descendre dans le jardin et essayer encore de s'échapper, l'énergique fille ouvrit sa fenêtre, elle vit avec épouvante l'énorme dogue, fantastiquement grossi par le broillard, accourir au pied de la muraille avec des grondements féroces.

Alors enfin, alors seulement, constatant son impuissance, elle dut renoncer à l'espoir de s'affranchir.

Non toutefois à la volonté de lutter.

Léonce s'en aperçut le lendemain, lorsqu'il vint dans la matinée.

Elle n'avait point l'air d'une vaincue.

Ce fut avec une hauteur méprisante qu'elle l'accueillit.

—Je suis votre prisonnière, monsieur, c'est entendu. Mais il est inutile de m'infliger votre présence.

Avec une humilité qui n'était point complètement affectée, elle se faisait chien couchant, il répondit d'un ton de reproche: —"Oh! pouvez-vous me parler ainsi!"

—Je vous parle comme vous mérites. Et, d'abord, qui êtes-vous? Que me voulez-vous?